

WILLIAM SHAKESPEARE

# Macbeth

*traduit de l'anglais par*

Daniel Loayza  
et Stéphane Braunschweig

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Cette traduction, dans la mise en scène et la scénographie de Stéphane Braunschweig, a été créée le 26 janvier 2018 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.*

Avec : Christophe Brault, David Clavel, Virginie Colemyn, Adama Diop, Boutaina El Fekkak, Roman Jean-Élie, Glenn Marausse, Thierry Paret, Chloé Réjon, Jordan Rezgui, Alison Valence, Jean-Philippe Vidal.

Collaboration artistique : Anne-Françoise Benhamou  
Collaboration à la scénographie : Alexandre de Dardel

Costumes : Thibault Vancraenenbroeck

Lumière : Marion Hewlett

Son : Xavier Jacquot

Assistance à la mise en scène : Laurence Kélépikis

Maquillages / coiffures : Karine Guillem

Production : Odéon-Théâtre de l'Europe

Avec le soutien du Cercle de l'Odéon

Texte original :

*The Tragedy of Macbeth*

© 2018, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-539-0

Photo de couverture : © D. R.

## SOMMAIRE

Avant-propos de Stéphane Braunschweig : <i>Macbeth, sur la ligne de crête de la vie</i> .....	9
<i>Macbeth</i> .....	15
[Acte I] .....	19
[Acte II].....	47
[Acte III] .....	69
[Acte IV] .....	97
[Acte V].....	127
Postface de Daniel Loayza : <i>Note sur la traduction</i> .....	151

## AVANT-PROPOS

### *Macbeth, sur la ligne de crête de la vie*

*Les esprits infectés veulent décharger  
leurs secrets dans leurs oreillers sourds.*

(Macbeth, V, 1)

*Macbeth* se situe tout entier sur les bords de l'humanité. On y rencontre des sorcières dont le « savoir dépasse celui des mortels », des phénomènes et des actes « contre nature », et des personnages qui se demandent si « être homme », c'est chercher à se dépasser ou se tenir dans les limites de l'humanité.

Comment faut-il considérer les époux Macbeth ? Comme des monstres, des humains sortis de leur nature, ou plutôt, ce que semble suggérer Shakespeare, des humains qui se débattent comme tout un chacun avec leur part d'inhumanité et leurs fantasmes ? L'ambition qui les guide vers le meurtre, l'amour qui les lie dans leur projet, la peur qui les tétanise ou les pousse à s'enfoncer dans le crime, faut-il les mettre au compte de leur humanité ou de leur inhumanité ?

Pour Shakespeare, le mal fait partie de notre nature, tout comme le bien. La pureté absolue n'existe pas, pas plus que le mal radical. La chute du paradis a toujours déjà eu lieu. Le bien et le mal sont relatifs, l'humain et l'inhumain ne font qu'un, et nous sommes des funambules sur une ligne de crête qui s'appelle la vie.

Alors, ce qui pourrait définir notre humanité, c'est notre capacité d'accéder à la responsabilité. Et c'est peut-être cette capacité que Shakespeare interroge avec ses sorcières, qui semblent tisser le destin des humains en les soulageant de leur libre arbitre. Les sorcières sont en effet bien commodes pour se débarrasser des désirs sombres que l'on porte en soi : Shakespeare a dû être horrifié par ces dizaines de milliers de bûchers où la société de son temps brûlait des femmes accusées de coucher avec le diable, et à qui l'on pouvait ainsi faire porter le chapeau de tous les maux de la terre. Des femmes qu'on tue parce qu'elles incarnent le mal. Et qui payent ainsi pour les faiblesses des hommes.

L'intérêt de croire aux sorcières, aux forces du mal et aux puissances invisibles, c'est qu'en disant leur céder, on se débarrasse de la culpabilité en la projetant hors de soi. Les sorcières de *Macbeth* ne sont pas bien méchantes, elles ne tuent personne ; elles reflètent les fantasmes et les traumatismes de ce monde qui les chasse, mais sur le mode d'un jeu enfantin et cruel. Et surtout, si elles tendent à Macbeth le miroir de son ambition, elles ne sont en rien responsables du désir de meurtre qui surgit aussitôt en lui : elles ne font que libérer en lui les fantasmes.

Les Macbeth ne nient pas leur crime, mais c'est comme s'ils restaient étrangement détachés de l'horreur morale de leurs actes. Est-ce parce que la guerre civile a d'ores et déjà brouillé les frontières du bien et du mal ? Macbeth est un homme qui a déjà tué. Souvent. Violamment. Dans le fameux monologue où il renonce à passer à l'acte, Macbeth dit ne pas craindre le jugement dernier et il donne comme argument premier pour ne pas assassiner le roi Duncan la terreur d'être tué à son tour. Et finit par la peur de ce qu'on dira de lui. Après le meurtre du roi, l'obsession d'un autre meurtre à commettre, celui de Banquo, l'empêchera en quelque sorte de faire retour sur le précédent. Et ainsi de suite pour le *serial killer* en devenir. Quant à Lady Macbeth, on a l'impression que pour elle le destin désiré et annoncé justifie tous les moyens pour le réaliser ; comme si l'amour la plaçait « par-delà le bien et le mal ».

C'est cette étrange absence de conscience morale que Shakespeare nous donne à voir, alors même que la culpabilité leur revient sans cesse à la figure. Quand on met un couvercle sur le chaudron de la conscience, c'est la folie qui se charge de la faire imploser : c'est elle qui donne naissance aux visions de plus en plus cauchemardesques de l'insomniaque Macbeth et aux crises de terreur somnambulique de sa Lady. Pour nous spectateurs, ces images de mains sanglantes qu'on ne peut laver, ou de morts qui sortent de leurs tombes pour revenir hanter les vivants, sont transparentes. Elles semblent sortir directement de l'inconscient des personnages, elles leur ont comme échappé, et on dirait qu'ils s'obstinent à ne pas les voir, ou ne pas en percevoir le sens. Elles sont pourtant le signe de ce qui reste en eux de leur humanité.

Mais sans doute s'ils osaient les regarder en face, affronter le regard de la Gorgone, une mélancolie mortelle les submergerait. Car ce qui les guette – et qui finira par advenir –, c'est l'effondrement de leurs images idéales : celle de Macbeth, le héros guerrier sauveur de l'Écosse devenu son bourreau ; celles de l'homme et de la femme tout-puissants qui veulent tout avoir et finissent par comprendre qu'ils n'ont rien ; celle de leur couple fusionnel, qui ne survivra pas au crime. Comme le dit en substance le philosophe américain Stanley Cavell, en tuant Duncan, Macbeth a tué leur amour.

De ce point de vue, *Macbeth* ne raconte pas purement et simplement l'ascension et la chute d'un sanguinaire couple de criminels tout entier voué au mal – l'interpréter ainsi, ce serait déjà se rassurer en projetant hors de nous ce que nous pourrions craindre d'y trouver en nous identifiant à eux. Si ce couple nous fascine tant depuis des siècles, c'est peut-être que le mal précisément naît de leur amour fusionnel – et cela est beaucoup plus effrayant à penser, surtout dans un monde où le politique semble vicié par le cynisme et les faux-semblants, et où l'on rêverait que l'amour puisse servir de valeur refuge.

L'amour peut engendrer des monstres, quand il se fait la caisse de résonance narcissique d'un fantasme de toute-puissance, qui ne peut que se fracasser sur l'expérience de la perte, de la frustration et de la finitude. Ce n'est sans doute pas un hasard si les Macbeth déploient leur projet criminel entre la perte d'un enfant qu'ils ont l'air de s'obstiner à taire (Lady Macbeth n'y fera allusion qu'une fois, mais au moment décisif pour Macbeth de faire tomber les dernières barrières

qui le séparent de l'acte) et la hantise de rester sans descendance (la prophétie des sorcières fait d'avance de Macbeth un roi « fini »), obsession qui finira de le précipiter dans la folie meurtrière.

À la fin de la pièce, le fils légitime de Duncan, Malcolm, prend le pouvoir : on devine qu'il a bien lu son Machiavel, et qu'il saura exercer un pouvoir efficace à défaut d'être clément. Peut-être même, en changeant de régime politique et en s'alliant au trône d'Angleterre, assurera-t-il plus de paix à son pays que ne l'avait fait son père empêtré dans les guerres civiles. Mais pas sûr que le « lait de la tendresse humaine », dont le criminel Macbeth était paradoxalement trop plein, coule beaucoup dans les veines du nouveau roi...

*Fair is foul and foul is fair* (« Le laid est beau, le beau est laid ») : la vérité sort de la bouche des sorcières.

STÉPHANE BRAUNSCHWEIG